

# Bénédition



Premières et dernières pages  
signées par  
***Mario Séguin***

Avec la collaboration et la complicité de  
***Bernard Lemay***  
***Martin Gravel***  
***Guillaume Robert***  
du collectif ***Les Écarts de Conduite***

XIe course à relais - Hiver 2020  
***Collectifs d'écriture de récits virtuels  
de l'Outaouais (CERVO)***

*Pointe-Gatineau, le lundi 30 décembre 1895*  
(population 1520 âmes)

Bien avant l'aube, Scholastique Létang vaquait à ses occupations matinales sans faire de bruit afin de ne pas réveiller ses deux enfants qui dormaient entassés sous une pile de couvertures et de piqués confectionnés par sa défunte mère. Pierre-Paul, son plus vieux, veillait à l'alimentation du poêle à bois de la maison et celui du four à pain. La majeure partie des habitants venaient quérir leurs pains chez Scholastique, aussi reconnue comme la boulangère du village. Et quand le temps le lui permettait, elle cuisinait aussi des tartes, qui faisaient grand plaisir au curé de la paroisse.

Durant la saison froide, son mari Eugène gagnait un maigre salaire à bûcher pour défricher des terres dans le Nord. Pierre-Paul, à treize ans et seul garçon de la fratrie, aidait aux champs avec son père pendant l'été.

En cette froide matinée, Marguerite, l'aînée des deux filles de Scholastique, assistait sa mère dans la confection de tartes.

— N'oublie pas de mettre un peu plus de cannelle pour la tarte aux pommes de monsieur le curé. Tu sais qu'il aime bien ça.

Une violente quinte de toux de Marie-Ange tira la mère de ses pensées. Depuis plus de deux semaines, la benjamine toussait à s'en fendre l'âme. Les mouches de moutarde répétées ne venaient pas à bout de cette vilaine grippe et Scholastique commençait à s'inquiéter sérieusement.

— Pierre-Paul, mon garçon, j'aurai besoin de toi, ce matin. Je voudrais que tu livres une tarte aux pommes à monsieur le curé pour son repas de fin d'année.

Quelques heures plus tard, Pierre-Paul affrontait le froid en direction du presbytère. La neige tombait et le vent glacial formait des tourbillons de flocons qui, parfois, aveuglaient le jeune adolescent.

Pierre-Paul secoua son manteau et son bonnet de la neige et cogna discrètement à la porte du presbytère. Pas de réponse. Il répéta son manège. Personne ne vint lui ouvrir. Que faire ? Il ne voulait pas retourner à la maison avec la tarte aux pommes : sa mère serait bien trop déçue.

Troisième essai : silence. Le pauvre Pierre-Paul ne savait plus quoi penser. Il eut l'idée de tourner la poignée de la porte. Surprise ! Elle n'était pas verrouillée. Il entra et ferma derrière lui pour empêcher les bourrasques de jeter de la neige sur le plancher. Il toussota afin d'attirer l'attention. Rien. Puis, il perçut des marmonnements plus loin dans la pièce adjacente. Des rires étouffés. Des roucoulements qui lui semblèrent joyeux. Figé, il n'osa plus bouger. D'autres rires lui parvinrent plus nettement et il

reconnut la voix du curé. Il s’avança avec sa tarte dans la main, puis stoppa en entendant les paroles de l’homme d’Église.

— Lève ta jupe, chère Dorothée, que je te donne la bénédiction.

S’en suivirent des petits gémissements et des soupirs profonds des deux protagonistes.

— Oh, Jean-Baptiste... gloussa Dorothée, la femme du docteur Brunet.

Malgré son jeune âge, Pierre-Paul comprit ce qui se passait dans le salon de l’ecclésiastique. Lentement, il recula jusqu’à la porte, tourna la poignée, l’ouvrit et la referma dans un grand claquement.

— Monsieur le curé ? Êtes-vous là ? lança le jeune homme à haute voix. Maman vous envoie une tarte aux pommes.

On entendit des sons étouffés provenant de la pièce voisine et le membre du clergé répondit de sa voix grave :

— J’arrive, mon garçon.

Le prêtre, le visage tout rouge, apparut dans l’embrasure de la cuisine en ajustant sa longue tunique noire.

— Tu remercieras ta mère pour cette excellente tarte. Elle seule a le secret de la rendre si savoureuse.

De retour chez lui, Pierre-Paul raconta à sa mère ce qu’il avait surpris au presbytère. Scholastique lui fit jurer qu’il ne devait répéter à personne ce qu’il avait surpris. Comprenant la délicate situation, Pierre-Paul promit de ne rien révéler.

Scholastique et Dorothée étaient amies depuis leur enfance. Toutefois, Dorothée ne manquait jamais une occasion pour réitérer son heureux mariage avec le docteur Brunet. Ce qui irritait la pauvre Scholastique qui travaillait nuit et jour pour subvenir au besoin de sa famille.

Marie-Ange toussa de nouveau à s’en arracher les poumons. Elle accourut au chevet de sa fille qui, les yeux écarquillés, regardait en pleurant le sang qui s’était échappé de sa bouche et qui tachait sa jaquette. Malgré sa réticence à recourir aux services du médecin, qui ne faisait la charité à personne, Scholastique se résigna à cette visite et se rendit immédiatement chez le docteur Brunet.

Dorothée, elle-même, répondit aux trois petits coups du heurtoir.

— Scholastique ! Quelle belle surprise. Qu'est-ce qui t'amène dans cette tempête ?

— Bonjour, Dorothee. Je voulais voir ton mari. La vilaine toux de Marie-Ange s'empire. Elle a craché un peu de sang tantôt.

— Ma pauvre, Scholastique ! Gédéon est parti depuis très tôt ce matin dans le sixième rang pour accoucher madame Latreille. Je lui dirai d'aller chez toi dès son retour. Quel malheur, ma chère, pour cette pauvre Marie-Ange.

Contrariée par ces remarques aux tonalités plutôt désobligeantes, Scholastique ne laissa pas paraître ses émotions.

— Je te remercie, Dorothee. Et organise-toi donc avec ton mari pour que sa visite et ses soins soient gratuits. Il ne faudrait pas qu'il apprenne que monsieur le curé te donne la bénédiction régulièrement, n'est-ce pas ?

Le « O » de la bouche de Dorothee se figea sur ses lèvres et aucun son ne sortit de sa gorge. Scholastique ajusta son foulard, descendit les quelques marches du perron et retourna chez elle.

### Deuxième épisode – *Bernard Lemay*

*Nous sommes définitivement ignorants de la vraie histoire. On reconnaît l'ex-ministre Claude Castonguay comme étant le père de la gratuité des soins médicaux au Québec... mais pas l'humble mère du projet qui a vécu à Pointe- Gatineau...*

*Pointe-Gatineau, le vendredi 3 janvier 1896*

De bon matin, le curé frappa à la porte de la famille Létang et c'est Scholastique qui l'accueillit avec une mine inquiète et fatiguée.

— Bonjour monsieur le Curé. Donnez-vous la peine d'entrer, lui dit –elle.

— Comment va la petite, ma chère Scholastique ?

— Pas très bien, monsieur le curé. Je crains de la perdre et je vous ai appelé pour que vous lui donniez le sacrement de l'extrême onction.

Le curé entra dans la chambre de la fiévreuse Marie-Ange et posa l'huile bénite sur le front de la jeune malade tout en lui récitant les paroles d'usage en latin. Pendant ce temps, Pierre-Paul fit son entrée et observa la scène avec stupéfaction.

Le curé se retourna et échangea quelques mots avec la mère :

— Vous savez, avec la Grâce de Dieu et les bons soins du docteur Brunet, je crois que votre fille va s'en sortir.

— Merci de votre visite et de vos encouragements, monsieur le curé. Je l'espère moi aussi.

— Ah ! Bonjour mon petit Pierre-Paul. Comment vas-tu ?

— Bien monsieur le curé, lui répondit timidement Pierre-Paul qui le raccompagna ensuite vers la porte.

— Monsieur le curé ? Pourquoi Marie-Ange n'a pas levé sa jupe pour la bénédiction ?

Le visage du curé prit alors une teinte pourpre épiscopale et il sortit en oubliant la tarte que Scholastique lui avait confectionnée en guise de remerciement.

— Coudon Pierre-Paul, qu'est-ce que tu lui a dit au curé pour qu'il parte si vite ?

— Rien maman.

*Pointe Gatineau, le vendredi 24 janvier 1896.*

C'était le jour des commissions et pour la première fois depuis son accouchement, madame Latreille quitta son sixième rang dans la calèche de son mari Wilbrod. Elle s'arrêta chez les Létang pour y acheter son pain.

— Oh la belle petite fille ! s'écria Scholastique en faisant entrer madame Latreille et son poupon.

— Merci, répondit fièrement madame Latreille.

Puis, prenant une mine moins réjouie, elle ajouta:

— J'ai su que votre Marie-Ange a été très malade.

— Oui, mais elle va beaucoup mieux. Elle a même recommencé l'école lundi.

— Tant mieux, je suis contente pour vous.

Puis au moment de payer son pain quotidien...

— Madame Létang, j'ai une faveur à vous demander. Ma fin de mois est difficile, vu que j'ai dû acheter des affaires pour la petite et payer le docteur Brunet.

— Pas de problème, madame Latreille. Vous savez, les affaires comme les docteurs, ça devrait toujours être gratis.

*Pointe Gatineau, le vendredi 6 mars 1896*

Lorsque madame Latreille arriva, deux calèches étaient déjà stationnées devant la maison des Létang. Saluant les clientes sortant avec les bras remplis par les tartes et le pain, madame Latreille fit son entrée.

— Coudon madame Létang, les affaires vont bien.

— Vous savez depuis que j'ai eu peur de perdre ma belle Marie-Ange, je suis décidée à me sortir de la misère. Le bûchage de mon mari, ça ne paie pas beaucoup. J'ai eu des nouvelles idées pour développer mon commerce.

— Ben contente pour vous. Tenez, mon mari vient de faire boucherie et j'ai enfin ce qui faut pour reprendre mes retards et payer cette semaine. Merci mille fois pour votre patience.

— C'est naturel, lui répondit-elle en lui remettant son change et une carte qu'elle prit soin de poinçonner trois fois.

— C'est quoi cette carte-là, madame Létang ?

— C'est la nouvelle carte d'assurance-maladie pour votre famille. J'ai pris des arrangements avec ma vieille amie, madame Brunet. Maintenant, à chaque fois que la carte aura été poinçonnée 100 fois, vous aurez droit à une visite gratuite du docteur.

— Merci, le ciel vous en sera éternellement reconnaissante, lui dit madame Latreille.

— Vous savez, madame Latreille, il ne faut pas que remercier le ciel. Monsieur le curé, son représentant sur terre, s'est impliqué corps et âme dans le projet, lui répondit madame Létang avec un sourire transpirant de satisfaction...

### Troisième épisode — *Martin Gravel*

*« Toute vérité n'est que la vérité de celui qui la dit.  
Il y a autant de vérités que d'individus »*  
Éric-Emmanuel Schmitt

*Pointe-Gatineau, le jeudi 16 avril 1896*

Dans son bureau, la porte fermée, le docteur Brunet rageait. Cinq visites gratuites cette semaine. Cinq ! Il devait ces cinq visites à madame Létang. En fait, il les devait à sa femme qui lui avait avidement tendu ce piège, organisé avec son amie.

Il était tombé dans le panneau, il s'était royalement fait rouler. C'était quand même ridicule cette affaire d'assurance-maladie, et en plus, c'était à lui qu'incombaient les frais de cette assurance.

En fait, pas totalement, il bénéficiait d'une réduction de dix pour cent sur ses achats à la boulangerie mais ce n'était nullement à son avantage. Manger du pain, oui, mais les autres aliments sucrés, il en déconseillait la consommation à longueur de journée.

Mais ce qui augmentait son ire, c'était que tout était à l'avantage de cette Scolastique Létang. Elle était gagnante sur toute la ligne. Elle s'assurait de la fidélité de ses clientes avec cette carte à poinçonner et en plus, ce qui lui en coûtait, elle allait le chercher en donnant un rabais et en s'assurant de la fidélité de la clientèle du bon docteur.

Il avait essayé d'en discuter avec sa femme Dorothee, mais cette dernière ne voulait rien entendre. Quand il avait insisté, il s'était retrouvé menacé de sevrage d'activités nocturnes. Il avait rapidement cessé son insistance dès que cette menace avait fait surface.

Il devait donc trouver une façon de contrer les opérations de madame Létang. Il n'avait pas beaucoup de confidents dans le village, il y avait le notaire, mais ce dernier était tellement bavard qu'il avait peur d'empirer la situation.

Seulement lui et le bon curé étaient tenus au secret dans leurs liens avec les villageois. Peut-être devrait-il en discuter avec le curé...

Toc Toc Toc.

— Oui (sur un ton passif-agressif).

— Docteur Brunet, j'ai droit à une visite gratuite à cause de la boulangère et j'ai comme la gratouille dans mes parties intimes...

— On va regarder ça (en ouvrant la porte, non sans avoir roulé des yeux avant).

*Le mercredi 22 avril 1896*

— Comment puis-je vous aider, mon bon docteur ?

— Je vis une situation un peu délicate, monsieur le curé.

— Ah bon, plusieurs personnes de ce village vivent des situations délicates selon ce que je comprends.

À ce point, le docteur avait le goût d'abandonner ses confidences... Ce bref commentaire ne lui disait rien de bon, le curé serait-il vraiment capable d'être discret ? Il décida de continuer quand même :

— C'est que je me retrouve dans une situation où on prend avantage sur moi, j'ai l'impression qu'on profite de moi sans que je puisse réagir.

À cet instant, c'est le curé qui devint inconfortable et qui a pensé mettre fin à la conversion. Se pouvait-il que le docteur soit au courant de ses séances de douceurs charnelles avec sa femme ? Si tel était le cas, comment pouvait-il être au courant ? Dorothee l'avait assuré que madame Létang s'assurait que Pierre-Paul garde le silence. Et pour que madame Létang en fasse autant, elle lui avait raconté le stratagème qu'elles avaient élaboré ensemble. Chacun avait trop à perdre, c'était impensable que quelqu'un ait parlé.

De plus, il était curieux de voir la suite ...

— Et quels sont les tenants de cette situation, cher fidèle ? (Il adorait utiliser le mot fidèle, surtout envers celui qu'il cocufiait.)

— Ma femme me convainc de respecter une entente sous peine de ne pas faire son devoir conjugal.

Et voilà, c'était beaucoup plus simple que le pire scénario imaginé par l'homme d'église. Tout était parfait pour lui, il n'avait qu'à dire à Dorothee de continuer ses menaces, s'assurer que les Létang gardent le silence et le tour était joué. Tout était parfait !

— Je crois que je ne peux rien faire d'autre que de parler à votre épouse de cette situation. Il est de son rôle de respecter ses engagements et elle doit s'y commettre. Pour le reste, vous devrez vous en occuper.

— Si cette menace disparaît, je vais effectivement m'occuper du reste. Monsieur le curé, je vous remercie, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude.

— Ce n'est rien, mon fidèle ami, c'est mon devoir. Vous est-il possible de dire à votre femme de passer me voir ce soir, j'ai une plage horaire libre vers 19 heures et il me fera plaisir de discuter avec elle pendant un moment.

— J'y vais de ce pas et je vais m'assurer qu'elle passe vous voir sans faute.



Tout sourire, le curé excusa le naïf et cocu docteur et se dirigea vers ses appartements.

En se dirigeant vers sa chambre où il voulait faire un peu de rangement, il entendit un craquement venant de la cuisine. Il s'y dirigea tranquillement afin de voir si un intrus s'y trouvait.

À pas feutrés, il s'approcha et regarda à travers la fente laissée par la porte entrouverte, et pour une deuxième fois dans sa journée, un frisson de joie lui parcourut l'échine.

Il ouvrit la porte d'un coup avec grand bruit et s'exclama :

— Pierre-Paul Létang, que fais-tu ici à voler et à manger mon chocolat !

### **Quatrième épisode – *Guillaume Robert***

— J'ai seulement faim, m'sieur le curé. Notre mère ne nous a rien préparé ce midi comme repas. Je crois qu'elle est beaucoup occupée avec la boulangerie. Elle n'arrête pas de poinçonner des cartes et elle a des réunions le soir avec les autres commerces du village !

Le curé ne pensait plus du tout à son chocolat préféré venant d'Europe, qu'il mangeait seulement dans des occasions très rares puisqu'il coûtait une fortune. Il avait maintenant un plan. Un plan divinement machiavélique.

*Le mercredi 22 avril 1896, 19 heures*

— Dorothee, tu es tellement belle ce soir ! Tu devrais arrêter de porter cette petite robe rose...

— C'est pour te gâter... On pourrait se faire un petit trip de chocolat avant... tu sais...

— Malheureusement, je n'ai plus de chocolat pour l'instant. Dorothee, je dois absolument te parler de quelque chose d'important, ton mari est venu me voir aujourd'hui...

— Oui, il m'a dit cela... Je me demande bien ce qu'il est venu te demander ! En même temps, je ne crois plus que mes menaces d'abstinence vont fonctionner très longtemps...

— Justement, ma belle Dorothee, je dois te mettre en garde et te rappeler que tu dois honorer tes engagements d'épouse. Je crois que pour le calmer, tu devrais lui en

donner un peu ce soir... Seulement pour calmer le jeu... Mais tout de même avant que je te laisse aller : lève ta jupe, ma chère Dorothee, que je te donne la benediction...

*Le mercredi 29 avril 1896, 16 heures*

Une lettre bien étrange se retrouva dans les mains de Scholastique. Elle venait du diocèse d'Ottawa et semblait très officielle. Elle ouvrit la lettre :

« Suite à notre enquête... Carence alimentaire... Maltraitance des enfants... Témoignage de l'un d'entre eux... Introduction par effraction... Pensionnat... Suivi et prise en charge par le personnel si la situation ne change pas.... Contacter Curé Jean-Baptiste. »

Il avait osé.

— Pierre-Paul Létang, viens-ici tout de suite !

Le jeune tentait de jouer au ballon avec Marie-Ange qui bien que maladroite, était maintenant parfaitement rétablie.

— C'est quoi cette histoire d'introduction par effraction chez le curé pour lui voler du chocolat ? Tu n'as pas fait assez attention, je t'avais dit de le surveiller, pas de t'empiffrer. Qu'as-tu inventé pour t'en sortir ? Tu aurais dû m'en parler, tu risques de finir tes études chez les religieux !

— J'ai seulement dit que j'avais faim et que tu étais beaucoup occupée... Mais c'est vrai, n'est-ce pas, que tu es très occupée ? Avec tes rencontres le soir avec les autres commerçants...

— Tu as dit ça au prêtre ! J'en connais un qui aura des corvées bien spéciales pour les prochains jours ! Garde ta sœur, je vais voir ce foutu pervers de prêtre !

Elle claqua la porte devant une Marie-Ange béate qui était sur le point de pleurer. Son frère la prit dans ses bras pour la reconforter tout en pensant que c'était bien difficile de devenir un homme. Son père devrait revenir bientôt pour l'été, il avait hâte d'être dans les champs avec lui.

*Le mercredi 29 avril 1896, 16 heures*

Scholastique cogna frénétiquement à la porte du curé. Il ouvrit, prétextant que madame Latreille était déjà en consultation avec lui. Scholastique insista en lui disant que c'était une situation d'urgence. En sortant, madame Latreille eut un sourire contenu. Scholastique ne pouvait pas s'empêcher de penser que le curé se tapait toutes les femmes du village.

— Avouons franchement, Scholastique, vous ne pensiez pas vraiment mener ce petit jeu avec le docteur très longtemps. Vous avez été chanceuse que cela tienne aussi longtemps.

— Vous ne devriez pas vous plaindre, le docteur voit plus de malades et le commerce va bien. En plus, vous pouvez continuer à voir le dessous de la jupe de Dorothée quand vous voulez.

— Je veux que ce chantage cesse ! Je suis prêt à passer par-dessus votre maltraitance d'enfants et arrêter la procédure de placement des enfants au pensionnat. À la seule condition de retirer votre système de poinçons sur le champ...

### **Cinquième et dernier épisode – Mario Séguin**

*Le mercredi 29 avril 1896  
Presbytère de Pointe-Gatineau*

Scholastique resta de marbre devant le curé qui bombait le torse au risque de faire éclater les boutons de sa soutane. Satisfait devant le silence de sa paroissienne, l'homme d'église affichait un sourire en coin, empreint du pouvoir du clergé.

C'était mal connaître la détermination de la boulangère du village !

— Avec tout le respect que je vous dois, malgré ce qui se passe dans votre presbytère à l'abri des yeux de vos ouailles, je réfléchirai à votre demande. Quant à vos menaces de pensionnat, vous en discuterez avec mon Eugène. Il sait très bien manier le fusil, vous savez. C'est lui qui chassait au camp de bûcherons, dans le Nord.

Le sourire en coin de l'ecclésiastique disparut instantanément.

— Oseriez-vous menacer un membre du clergé, Scholastique ?

— Qui a parlé de menace, monsieur le curé ? Je vous le demande bien. Comme je vous l'ai dit, je réfléchirai à votre requête.

Sans attendre une réponse de l'homme d'église, la boulangère sortit du presbytère.

« Maintenant, je dois parler avec Dorothée. Il nous faut un plan pour continuer notre système de poinçon. »

Une fois les enfants endormis, Scholastique raconta à son homme le nuage qui pesait sur leur petite famille. Elle ne négligea aucun détail et termina par sa visite de l'après-midi au presbytère.

— Misère, ma Scholastique ! Il s'en est passé des affaires c't'hiver. Comme je te connais, tu n'écouteras pas monsieur le curé.

— T'as tout compris, mon Eugène. Mais, il y a quelque chose qui me tracasse. Ça fait plusieurs fois que Madame Latreille, tu sais, la femme de Wilbrod, dans le sixième rang, va au presbytère. Faudrait bien que je la jase un peu, elle.

— Fais attention, ma femme. C'est jamais bon de brasser des affaires qu'on connaît pas : ça pue tout le temps.

— T'en fais pas pour moi. Je te raconterai bin ce que je ferai. Pis pour Pierre-Paul, il faut le punir de ses mensonges. Franchement, aller dire au curé que je nourris pas mes enfants. Grand innocent : j'étais partie t'apporter des sandwiches au champ la semaine passée. Tsé, c'est la journée que tu m'as demandé de tenir le poteau pendant que tu réparais la clôture. Bin, avec tout ça les enfants on dînera plus tard que d'habitude. Qu'est-ce que tu dirais comme punition à Pierre-Paul qu'il devra servir la messe pour le restant de l'année et qu'il devra fabriquer une crèche en bois pour la cour du presbytère en décembre ? Ça va le tenir occupé pis il va réfléchir à deux fois avant d'aller piquer du chocolat au presbytère.

— Chu bin d'adon avec toé, ma femme.

*Le vendredi 1<sup>er</sup> mai 1896 à la boulangerie*

— Quel bon vent vous amène par icitte, de bonne heure de même, madame Latreille ?

— J'allais à la première messe pour le mois de mai, vous savez, c'est le mois de Marie !

— Vous avez bien raison ! Mais, il me semble que je vous vois souvent au presbytère depuis un boutte. Vous devez bien l'apprécier, notre bon curé !

Madame Latreille rougit jusqu'aux oreilles et ne sut comment répondre, ne sachant pas trop si Scholastique l'avait surprise avec le curé. Comme pour lui répondre, la boulangère poursuivit la conversation bien innocemment en préparant les pains demandés.

— Est-ce que le bon curé vous donne la bénédiction à chaque visite ?

Dépourvue, la pauvre madame Latreille bégaya : « Comment savez-vous... »

Puis, réalisant qu'elle avait trop parlé, la pauvre femme éclata en sanglots dans la boulangerie. Heureusement, elles étaient seules toutes les deux à cette heure matinale.

— Allons, allons, il ne faut pas pleurer comme ça, madame Latreille. Que se passe-t-il donc ?

Confrontée à elle-même, Amandine Latreille se confia à Scholastique et justifia ses visites au presbytère.

— Oh, madame Létang. Snif... Il faut parler de ça à personne. Vous savez, mon mari. Snif, snif... Mon mari a eu un accident de calèche il y a deux ans. Pis depuis ce temps-là, bin, ça marche pus bin, bin...

— Qu'est-ce qui ne marche plus ? s'enquit la boulangère.

Baissant le ton, Madame Latreille se pencha au-dessus du comptoir.

— Le devoir conjugal, c'est plus pareil. J'en avais parlé à monsieur le curé qui m'a apporté un peu de réconfort depuis ce temps-là.

Scholastique devait être certaine de ce qu'elle pensait.

— Êtes-vous en train de me dire qu'il vous donne la bénédiction sous votre jupe comme le ferait votre mari ?

— Shhhh...! De temps en temps... oui. Mais, il faut me promettre de rien dire à mon Wilbrod !

Amandine pleura de plus belle et au bout de quelques minutes, confia un autre secret à Scholastique Létang. On se serait cru au confessionnal de l'église.

— Ne vous inquiétez pas, Amandine. Je garderai votre secret. Voici vos pains. Et pas de crédit aujourd'hui : c'est un cadeau. C'est le mois de Marie après tout, notre Sainte Mère !

— Vous êtes trop bonne, madame Létang.

Dorothée Brunet croisa Amandine Latreille sur le chemin de la boulangerie.

— Dis donc, Scholastique. Je viens de voir madame Latreille dans la rue. Elle avait le visage tout rouge et c'est tout juste si elle m'a saluée.

— Oui, oui. Elle sort d'ici. Elle est bien fatiguée. Sa p'tite dernière la tient réveillée quasiment toutes les nuits. Changement de propos, étais-tu au courant de l'accident de calèche de son mari, il y a deux ans ? Me semble que personne m'en a parlé.

— Je m'en souviens très bien : c'est Gédéon qui l'a trouvé dans le fossé en revenant d'une tournée. Le pauvre homme, il a bien souffert.

— Si je te demandais de savoir comment il a souffert et s'il souffre encore, penses-tu que ton Gédéon pourrait se confier ? Tsé, un soir au lit, comme ça.

— Veux-tu bien me dire ce que tu as derrière la tête, Scholastique Létang ?

— Ne prends pas encore des airs de Sainte-Nitouche, Dorothée. Ton bon curé qui, je le souligne, aime bien la cérémonie de bénédiction, me fait des misères. Il voudrait que j'arrête le système de poinçonnage. Personne ne se plaint autre que lui et ton mari. Tous les paroissiens aiment bien ça et ça aide tout le monde. J'ai l'impression que je tiens quelque chose, mais je dois savoir l'état de santé de Wilbrod Latreille avant que je puisse te dire ce que je pense.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Dorothée Brunet, passée maîtresse dans les entourloupettes avec son homme, sut lui tirer les vers du nez le soir-même. Gédéon fut récompensé mieux qu'il ne l'eût cru. Et à la lumière des lampes à l'huile partout dans la chambre : une première en quasiment quinze ans de mariage...!

*Dimanche, le 3 mai 1896*

— Pierre-Paul, grouille-toi. Je veux que tu sois prêt pour la grande messe de 10 heures. Et toi, Marguerite, occupe-toi de ta petite sœur après avoir lavé la vaisselle. Je vais voir votre père au champ lui apporter du pain frais et du fromage. Il est allé à la première messe à 6 heures ce matin. Il doit avoir faim sans bon sens.

Pierre-Paul avait rouspété lorsque sa mère lui avait infligé la punition qui avait été discutée avec son père. Sous le regard sévère de sa mère, il avait obtempéré sans émettre le moindre son.

Sur le parvis de l'église, Scholastique croisa le couple Brunet qui arrivait en calèche. Dorothée lui fit signe tandis que Gédéon organisait un espace pour son cheval et sa calèche.

— Les enfants attendez-moi près du bénitier. Je dois parler avec Madame Brunet.

Pierre-Paul, Marguerite et Marie-Ange entrèrent sagement dans la maison du bon Dieu.

— Scholastique, tu avais raison. L'accident de Wilbrod Latreille était bien plus grave que je pensais. Imagine-toi donc que le pauvre homme souffre du bas du corps.

— Comme quoi, au bas du corps ? Explique-toi mieux que ça, Dorothée.

— Bin, il paraît qu'il ne peut presque plus satisfaire sa femme et que quand cela arrive sa semence n'est probablement plus suffisante pour faire des enfants.

— Oh ! Pauvre Amandine... Quel cauchemar, souligna Scholastique.

Elle avait maintenant tous les éléments en main pour rendre sa réponse au curé. Rapidement, elle expliqua son plan à Dorothee, qui, malgré un mécontentement évident, était mal placée pour engueuler celui qui lui prodiguait la bénédiction régulièrement.

Le curé Jean-Baptiste Cousineau livra un sermon remarquable à l'intention des paroissiens du haut de la chaire de la très belle église de la rue Jacques-Cartier. Son discours revisitait les valeurs de l'église en mettant l'accent sur l'honnêteté et la charité chrétienne. Il appuya sur cette dernière notion en ajoutant que la maltraitance d'enfants n'avait pas sa place dans sa paroisse. Scholastique Létang et ses enfants le regardaient depuis le cinquième banc, quasiment juste sous la chaire.

À la fin de la messe, la boulangère renvoya ses filles à la maison et signifia à Pierre-Paul de demeurer assis. Scholastique se dirigea à l'avant de la nef et fit signe au curé. Ce dernier indiqua aux enfants de chœur qu'ils pouvaient disposer.

— Ma chère Scholastique, vous venez m'informer que votre petit manège prend fin ?

— D'abord, monsieur le curé, j'aimerais vous dire que mon mari et moi avons discuté d'une punition pour notre Pierre-Paul. Il doit réparer la faute qu'il a commise à votre égard, soit de vous voler du chocolat. C'est pas comme ça que son père et moi l'avons élevé.

— Bien content de vous l'entendre dire. J'imagine que vous voulez mon approbation quant à cette punition ?

— Pas du tout. Je désire vous en informer.

Elle se retourna vers son fils et lui fit signe d'approcher.

— Pierre-Paul, qu'as-tu à dire à monsieur le curé ?

— Je voudrais m'excuser pour le chocolat.

Sa mère le regarda et le poussa du coude :

— Ensuite ?

— Euh... je vais offrir mes services comme enfant de chœur pour servir la messe jusqu'à la fin de l'année.

Exaspérée, Scholastique soupira :

— Et...

— Et je vais vous construire une belle crèche en bois pour la cour du presbytère pour Noël prochain.

— En voilà toute une surprise ! J'accepte volontiers tes services, Pierre-Paul.

Scholastique se tourna vers son garçon : «Tu peux aller rejoindre ton père aux champs. »

Pierre-Paul ne se le fit pas dire deux fois. Il courut presque tout le long de la grande allée.

— Maintenant, je peux vous rendre ma réponse, monsieur le curé.

— Je vous écoute, chère fidèle !

— Vous employez un bien drôle de mot, curé. Fidèle... ça porte à réflexion, ne croyez-vous pas ? Vous devriez en faire un sermon un de ces jours, ne put s'empêcher de répliquer Scholastique.

— Je ferai bien comme bon me semble.

— Premièrement, je vous informe que mon système de poinçonnage ne s'arrêtera pas. Au contraire, vous allez m'aider à le faire grandir au village. Ce système n'embête personne, il aide tous les villageois.

— Dans ce cas, vous m'obligez à informer le diocèse de prendre les mesures pour le pensionnat.

— Vous ne ferez rien du tout, monsieur le curé. Voici ce que vous ferez : dans votre prochain sermon, vous vanterez les mérites du système que Dorothee et moi avons mis en place dans la paroisse et demanderez aux autres commerçants d'y adhérer. Tout le monde y gagnera et j'ose croire que la pauvreté s'atténuera un peu.

Scholastique prit une pause, respira profondément et, ajouta, s'approchant du curé Cousineau afin qu'il l'entende parfaitement bien :

— Le diocèse n'aimerait pas apprendre que le curé de Pointe-Gatineau est le père naturel d'une enfant de l'une de ses paroissiennes, n'est-ce pas ?

**FIN**